

Entretien avec Bruno Latour

Les médias sont-ils un mode d'existence ?

Revue *INA Global*, n° 2, juin 2014, p. 146-157

Bruno Latour, anthropologue des sciences et professeur à Sciences Po Paris, a reçu une prestigieuse bourse de l'European Research Council pour mener à bien son enquête collective sur les modes d'existence (projet AIME), qui fait suite au livre paru en 2012 à La Découverte pour synthétiser plusieurs décennies de recherches et de publications : Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes. Il s'efforce de distinguer une quinzaine de « modes d'existence » que les Modernes ont eu tendance à écraser sous la domination de certains usages de la science et de l'économie.

Contre ces effets de domination, qu'il attribue à un personnage conceptuel intitulé « Double Clic », il fait apparaître les contrastes propres à ces modes que sont la reproduction, la métamorphose, les habitudes, la technique, la fiction, la référence, la politique, le droit, la religion, les attachements, l'organisation, la moralité, les réseaux et la préposition.

Le projet AIME vise à mettre en place un cadre de « diplomatie » aidant les Terriens à entrer en négociations sur les défis globaux (comme le dérèglement climatique) qui nous menacent ensemble, tout en respectant les modes d'existence valorisés par chaque culture. L'ensemble du projet est disponible sur le site <http://www.modesofexistence.org/>.

Les propos publiés ici portent sur le statut des médias au sein de cette cartographie de nos modes d'existence. Ils ont été recueillis lors de deux discussions séparées, entre juin 2013 et mars 2014¹.

Bruno Latour est l'un des rares intellectuels français à avoir acquis une large audience internationale. Dans son dernier livre, Enquête sur les modes d'existence, il détaille quinze « manières d'être » au monde, avec leurs valeurs propres et leurs critères de vérité : le mode juridique, le mode religieux, le mode technique, etc. Et le médiatique ? Ce mode a-t-il sa place dans la galaxie Latour ? C'est à cette question que l'anthropologue, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, a bien voulu répondre. Plutôt par la négative, mais non sans esquisser une autre façon de penser les médias.

¹ Un premier entretien a été mené par Michael Cuntz et Lorenz Engell à l'Internationale Kolleg für Kulturtechnikforschung und Medienphilosophie (IKKM) de Weimar les 13 et 14 juin 2013, dans le cadre d'un atelier d'AIME consacré aux êtres de fiction, avec la participation d'Antoine Hennion. Il a été publié en traduction allemande sous le titre « Den Köhen ihre Farbe zurückgeben. Von der ANT und der Soziologie der Übersetzung zum Projekt der Existenzweisen » dans *Zeitschrift für Medien- und Kulturforschung (ZMK)*, Jg. 4 Heft 2 (2013), p. 83-100. L'entretien original, publié *in extenso* en allemand, était considérablement plus long ; il n'en a été retenu ici qu'environ la moitié. Nous remercions les professeurs Cuntz et Engell, ainsi que la revue *ZMK*, pour leur aimable autorisation d'en reprendre ici une partie. Le second entretien a été réalisé le 31 mars 2014 à Paris par Yves Citton, qui a également effectué la sélection et le montage de l'ensemble, et ainsi que la rédaction des notices explicatives du glossaire.

Médias, médiums, médiations

Lorenz Engell – *Quelle est la fonction de la notion de média et des phénomènes médiatiques dans votre théorie de l'acteur-réseau et dans votre travail actuel sur les modes d'existence ?*

Bruno Latour – Paradoxalement, si on désigne par-là les journaux, la télévision, internet etc., comme on le fait généralement en France, alors les médias ne figurent pas comme priorité pour moi dans le paysage de l'acteur-réseau et des modes d'existence. Mais si l'on considère « média » comme médiation, et si surtout l'on considère la différence capitale entre la notion de *médiateur* et celle d'*intermédiaire*, alors ils y figurent directement. Dans le cas des sciences, qui sont un peu la drosophile de tout ce qu'on a fait, c'est précisément parce qu'on s'est intéressé aux médias dans le sens des *Media Studies* qu'on a modifié la définition de la pratique scientifique, en particulier par les notions d'inscription, de texte scientifique, d'instruments, de visualisation, de mobiles immuables et autres éléments qui viennent des (ou qui sont complètement compatibles avec les) *Media Studies* (Marshall McLuhan, Elisabeth Eisenstein, Jack Goody, etc.). Avec les *Media Studies* dans le monde anglophone et avec les *Medienstudien* en Allemagne, on a quelque chose qui est beaucoup plus proche de la médiation que des *mass-media* (journaux, radio, TV, etc.). À chaque fois qu'on va avoir un dispositif (un diagramme, un tableau, une équation), on va devoir se poser la question de savoir ce qui émerge en cet endroit, qui ne pourrait être fait par rien d'autre. C'est cela qui pose la question de la complexe spécificité du média, qui est une caractéristique générale de la « métaphysique », si l'on peut dire, de l'acteur-réseau.

C'est de là qu'on passe des médias au sens allemand à la différence, centrale pour nous, entre l'intermédiaire et le médiateur. *L'intermédiaire*, c'est celui qui transporte sans médiation, précisément, alors que le *médiateur*, c'est celui qui interrompt, modifie, complique, détourne, transforme et fait émerger des choses différentes. On imagine toujours comme médiation quelque chose qui est entre deux éléments (un « simple » intermédiaire) et on a beau expliquer dix fois que ce n'est pas simplement *entre* deux, mais que c'est l'élément médiateur qui *fait* les deux éléments d'avant et d'après, personne ne veut le comprendre, jamais. Donc ça reste comme l'ombre de ce qui se dit sur les *mass-media*, et qui pèse toujours sur les *Medienstudien* et aussi sur les questions de l'acteur-réseau. C'est pour ça que je n'utiliserais plus du tout les notions de « médias », ni de « médiation » – parce que je pense – de même que pour « construction » – que ce sont des termes trop ambivalents.

Lorenz Engell – *Et pourtant on ne peut pas simplement abandonner le vieux sens de médias dans le cas des mass-media, parce qu'ils existent toujours, ils sont toujours fonctionnels et ont du pouvoir.*

Bruno Latour – Il y a un des éléments des médias qu'il faut remettre dans la matérialité des activités intellectuelles, dans le sens d'*intellectual technology*, de technologie intellectuelle, qui nous est commun. C'est un moyen de garder ce qui est important dans beaucoup de choses qui ont été faites sur les médias et sur la médiation, depuis *La Raison graphique* de Jack Goody, depuis certains des travaux de Bourdieu, des travaux de sémiotique au sens général du

terme, et depuis Derrida, qu'on ne peut pas oublier. Tout ce qui insiste sur la matérialité des technologies intellectuelles, tout cela reste extrêmement important. Mais c'est un peu écrasé dès qu'on dit « médias », parce que, immédiatement, on est absorbé par la question des *mass-medias*.

Michael Cuntz – *C'est aussi un problème de la langue française : quand on dit « média », on pense directement aux mass-media. Il y a toutefois la « médiologie » de Régis Debray, qui propose de distinguer entre « médias » et « médium » (qu'on met parfois au pluriel en écrivant « médiums »). Est-ce que cette distinction a un sens pour vous ? Régis Debray, à un certain moment au moins, a revendiqué une certaine proximité entre ce qu'il faisait et vos travaux.*

Bruno Latour – « Médium », c'est très bien, mais le problème, c'est que généralement, quand on le met au pluriel, on retombe sur « médias » – et du coup la confusion se remet en place. Régis Debray a trouvé le bon mot, en parlant de « médiologie ». Le problème, c'est qu'il se l'est réapproprié dans un sens à la fois sympathique, mais un peu superficiel. S'il l'avait distribué d'avantage, on aurait pu réutiliser le terme et y inclure les *science and technology studies*, pour lesquelles il n'y a toujours pas de traduction en français, qui insistent sur les « médiums », et en particulier sur les médiums des pratiques scientifiques. Régis Debray s'y est intéressé, mais de loin, parce qu'il reste un rationaliste. « Médiologie » est un très bon terme, qui ne paraît pas associé directement à *mass-medias*, mais à toute discontinuité d'un cours d'action. « Médiologie », c'est mieux que « médiation », parce qu'une « médiation », c'est toujours entendu comme un intermédiaire. Même si on fait la distinction entre « intermédiaire » et « médiateur », on tombe toujours sur le même genre de malentendu. On perçoit la médiation comme ce qui est *entre* deux éléments, et on imagine généralement un locuteur subjectif, lui-même influencé par une société, qui est en fin de parcours d'un message, en position de répondre – bref, la scénographie classique.

« Intermédiaires » et « médiateurs »

Lorenz Engell – *De simples « intermédiaires », qui laisseraient passer ce qu'ils transportent, est-ce que ça existe ? Ou faudrait-il plutôt étudier tout processus prétendument intermédiaire – à commencer par ce qui relève des mass-media – comme relevant de la logique du médium et des médiateurs ?*

Bruno Latour – C'est une question très délicate. Il n'y a jamais eu de simple « intermédiaire », sauf du point de vue de ce que j'appelle « Double Clic », pour désigner justement cette prétention de l'*immédiat*, de ce qui pourrait se passer de médiateur. C'est ce que, depuis trente ans, j'ai essayé de réfléchir à propos des « mobiles immuables ». D'un certain côté, le *flow* normal du discours et de la pratique est fait d'intermédiaires qui s'enchaînent sans transformation. Mais, évidemment, le mot « mobiles immuables » désigne précisément une impossibilité, parce qu'on ne peut pas faire ce mouvement sans transformation, d'où la notion « traduction », empruntée à Michel Serres – lequel joue

d'ailleurs un rôle important dans cette affaire parce que, pour Debray en particulier, la médiologie est un terme pour dire « Hermès », que Serres avait inventé, et qui est un très beau concept.

Prenons l'exemple d'un instrument comme un microphone : si on veut faire résonner les différents modes, en considérant tous les médiateurs, si on est en train de passer un film et que ce médiateur qu'est le micro fait un effet Larsen, par exemple, alors on ne le considère pas comme un bon médiateur : on lui dit de revenir à l'état d'intermédiaire. C'est pour cela que je suis passé aux « modes d'existence » : parce que dans chaque mode, il y a une définition différente de la capacité d'un médiateur à manifester ses propriétés – et je n'utiliserais plus ici le mot de « médiateur », mais plutôt celui d'« acteur ». Cela apparaît plus clairement quand on compare l'instrument au sens scientifique, l'instrument au sens technique, avec l'instrument au sens artistique. Si la soprane est enroutée, par exemple, sa voix n'est pas considérée comme un bon médiateur, mais avec les artistes, il faut toujours se méfier, parce qu'ils sont toujours capables de faire de l'enrouement de la voix de la soprane quelque chose qui prend sa résonance propre, qui « fait fiction » – selon le mode d'existence [FIC] – au sens où cela acquiert une fonction expressive. Au contraire, dans le cas extrêmement bizarre des instruments scientifiques, on a besoin que les instruments au sens technique soient stabilisés. Parce que sans cela, évidemment, on n'arrive pas à obtenir des chaînes de références. On a besoin de « mobiles » qu'on puisse emporter sur différents terrains, mais on a aussi besoin qu'ils soient « immuables », pour qu'ils mesurent toujours, d'une certaine façon, « la même chose ». Autrement dit, pour reprendre la question posée, on a besoin que ces « médiateurs » se comportent comme des « intermédiaires ».

C'est donc une question fondamentale, qui est très compliquée. Historiquement, il n'y a jamais eu d'intermédiaires qui n'aient pas été des médiateurs, mais le déploiement des médiateurs qui rendent possible un intermédiaire varie – un peu comme un accordéon. On n'a plus à s'occuper de savoir si ce canapé a été *designed* par la vache qui a donné sa peau utilisée ici sous forme de cuir, elle n'est vraiment plus là. Ce n'est plus présent, sauf si on fait une fiction à propos de ce sofa... On peut certes affirmer, au titre de vérité générale, qu'il n'y a que des médiateurs, et jamais de simples intermédiaires, puisqu'un cours d'action est toujours inachevé, et qu'il faut toujours le continuer par une action supplémentaire. Mais la façon dont les médiateurs font résonner ou non leurs harmoniques est souvent complément différente. On ne demande pas la même chose à un médiateur technique, à un médiateur scientifique, les gaz par exemple, ou à un médiateur artistique. C'est pour cela que, dans mon esprit, la notion de « médiation » ne peut plus vraiment capter cette question-là. Parce qu'on est toujours ramené à d'autres sujets, on a essayé beaucoup de choses mais en fait, avec la notion de médiation, on a toujours eu cette réaction, « Ah oui, c'est un médiateur ! ». C'est pour cela que je préfère parler de « modes d'existence ».

Michael Cuntz – *Donc selon les modes dans lesquels on opère, parfois le médiateur se fait remarquer par des effets parasites, et parfois par des effets plutôt positifs, qui sont en fait voulus sans qu'on puisse les prévoir...*

Bruno Latour – Ce serait une version déjà esthétique de ce qu'est la médiation. Par exemple dans le célèbre épisode où une dame accuse Bach de blasphème parce que sa musique est trop

belle, là le problème, pour elle, c'est qu'il y a trop de résonance, la cantate résonne d'une façon qui l'entraîne vers quelque chose qui n'a pas le contrôle et l'austérité de ce qu'elle considère comme étant les médiateurs de son contact avec Jésus. C'est pour ça que j'ai construit des arguments par contraste, par choc, et qu'à chaque choc, on voit une définition de « médiation », mais comprise par une autre médiation. On sait très bien qu'un Larsen peut être utilisé par un musicien pour faire un certain effet sonore, parce que tout nourrit le mode d'existence que j'appelle [FIC] pour fiction. C'est précisément la caractéristique des êtres de fiction : plus il y en a, plus ils résonnent, plus ça vibre dans tous les sens, et plus c'est bizarre, et plus ça marche. Mais en même temps, on voudra un artiste qui aura contrôlé très finement l'apparition des coups de ce genre.

C'est pour ça qu'en ce moment les notions de « médias » et de « médiation » me paraissent trop générales pour pouvoir couvrir ces différences. C'est pour ça que j'ai installé « Double Clic » comme un vrai mode d'existence, celui qui est un terme lui-même paradoxal, comme une sorte de « médiateur immédiat », un « simple intermédiaire ». C'est un paradoxe parce que, évidemment, en pratique, c'est très compliqué de faire un Double Clic, il y a des médiateurs partout et il faut des brevets dans tous les sens pour arriver à faire un Double Clic. Et ce Double Clic lui-même, il ne peut produire ses effets que par une infinité de médiations, mais le résultat est néanmoins de l'ordre du *tac-tac* : j'ai accès immédiatement à l'information sans transformation. Et il n'y a pas de sujet que Double Clic ne soit pas venu polluer.

Michael Cuntz – *Donc, ce que vous appelez « Double Clic », c'est le fait d'ignorer les médiums. Si on conçoit quelque chose comme faisant partie de la catégorie de Double Clic, c'est seulement parce qu'on a oublié de se rendre compte des médiums.*

Bruno Latour – Le terme technique pour désigner cela, c'est *l'immédiat*. On peut mettre cela en lumière en passant par Derrida, mais une fois qu'on a rappelé cela, il reste néanmoins que toute la philosophie est l'espoir qu'on va arriver à atteindre quelque chose d'immédiat, un transport sans transformation – en politique, en religion, en sciences. C'est ce qui caractérise le fondamentalisme maintenant, qui est la nouvelle version de tout cela : « Donnez-nous l'accès immédiat à la parole d'Adam, à la vérité scientifique, à l'action politique, à la transparence ! ». Dès qu'on va avoir les médias, des intermédiaires, des transformations, on va les accuser d'être de la manipulation, du mensonge.

Des médiations aux modes d'existence

Lorenz Engell – *En ce qui concerne la différence entre les différents modes d'existence, j'ai l'impression que chacun d'entre eux est inclus dans chaque autre. Un mode d'existence n'est pas marqué par un seul mode, mais par une configuration, une constellation, une interaction entre différents modes. Dans les pratiques de la science, dans les pratiques de la production, de la fiction, de l'administration, il y a toujours la présence de tous les modes et il y a un certain jeu qui s'établit entre eux. Si chaque mode d'existence revient dans chaque mode d'existence, comment faire la distinction?*

Bruno Latour – Dans chaque cours d'action, il y a tous les modes, je suis d'accord, ça résonne. Mais, par exemple, quand une dame met de l'argent dans un tronc d'église pour payer le cierge, ça ne va pas transformer la situation complètement, ni la faire basculer du côté d'une relation marchande : on reste dans une ambiance qui reste religieuse. Évidemment, on sait bien qu'il y a de l'argent derrière, mais c'est surtout un acte religieux. L'harmonique propre au mode d'organisation marchande [ORG] est bien là, mais la dame est surtout en présence du religieux [REL]. Le projet, c'est d'extraire des modes d'existence par des contrastes. Par exemple, quand Luther accuse le pape de faire payer les ordonnances, il fait une accusation très précise, en disant qu'il n'y a plus de transport de [REL], qu'on ne fait plus que du business. Il y a bien plusieurs modes avec leurs interférences, mais ces interférences sont reconnaissables, et il est parfaitement légitime de dire « Non, là, ce n'est plus [REL] ! ». Même si tous les modes sont toujours là, ce n'est plus de la religion du tout, c'est du business. C'est pourquoi l'enquête consiste à reconnaître la spécificité de chaque mode, le cahier de charges, ce que j'appelle « les spécifications » de chaque mode d'existence. La façon dont, à chaque fois, un mode exige de faire passer, de sauter le gap, le hiatus, qui lui permet de continuer, cette façon est complètement spécifique et permet de définir le mode d'existence en question.

Michael Cuntz – *Est-ce que tous les modes d'existence se situent sur le même niveau ? D'une part, il y a des modes d'existence comme le droit [DRO], la religion [REL], la fiction [FIC], et puis il y a d'autre part un mode d'existence comme le réseau [RES]. Ils semblent se situer sur des niveaux différents. Quelle est la relation du mode d'existence de réseau par exemple au mode d'existence de droit ou de politique ?*

Bruno Latour – Réseau [RES] et préposition [PRE], que j'ai emprunté à James, ce sont des modes d'enquête, plutôt que des modes d'existence. On en a besoin pour naviguer dans les enquêtes, pour pouvoir repérer, avec [RES], les associations au sens acteur-réseau pur sucre, et avec [PRE], le connecteur. L'idée, c'est qu'il ne faut pas perdre ce qu'on a appris de l'acteur-réseau, c'est-à-dire que dans une situation donnée, dans la science, le droit, etc., on n'a pas affaire à des « domaines », mais à toutes sortes d'associations complètement hétérogènes, qu'on ne nous avait jamais décrites comme hétérogènes. On ne nous avait jamais dit que la science était faite de tous ces trucs qui sont révélés par l'enquête, et à chaque fois on est surpris de ce qu'on trouve. Mais en même temps, si on ne fait que ça – et c'est ça mon changement par rapport à une réduction d'acteur-réseau « orthodoxe » – on aboutit à la situation que j'ai découverte assez tardivement, qui est d'ailleurs évidente dans l'usage popularisé de l'acteur-réseau, que tout est également acteur-réseau. Dès lors que tout est acteurs-réseaux, c'est comme chez Hegel où toutes les vaches sont grises.

En constatant cela, je me suis dit que quelque chose ne va pas : c'est très bien de faire un acteur-réseau, car ça *déploie* les associations. Mais ça ne *qualifie* pas les associations. D'un côté, en tant que métalangage, les modes [RES] et [PRE] sont donc des modes ancillaires, des modes pour faire le travail. D'un autre côté, toutefois, préposition joue un rôle très important parce qu'il accomplit un peu la tâche de l'ancienne table de la philosophie, ou de la diplomatie, qui est de conserver cette diversité des modes qui est constamment écrasée par Double Clic, mais aussi – il faut le reconnaître – par la notion de réseau, parce que [RES] n'a

pas la capacité de faire que les gens à qui on restitue la définition de leurs pratiques se sentent respectés. En ce sens, l'acteur-réseau reste une pensée critique, on ne peut pas s'en servir pour dépasser la critique.

Le médiatique et le politique

Yves Citton – *Au sein du pluralisme des modes d'existence, pourquoi n'avoir pas fait du médiatique un mode d'existence propre (qu'on aurait pu appeler [MED]) ? N'y a-t-il pas, dans le fait de « bien passer » dans le médium propre à un mass-media, quelque chose qui ressemble à des conditions de félicité ? Les mass-media, tels qu'ils se sont développés au cours des siècles, ne font-ils pas advenir un mode d'existence (par résonance, par alignement, par synchronisation, par envoûtement) qui mérite d'être isolé comme tel, si l'on veut comprendre les spécificités des différents types de politique qu'ont pu la connaître l'Athènes de Démosthène à l'époque des discours sur l'agora, la France de Gabriel Tarde à l'époque des journaux, l'Amérique de Marshall McLuhan sous l'hégémonie de la télévision, ou la Tunisie du printemps arabe avec l'émergence d'Internet ?*

Bruno Latour – Dans une des premières contributions à notre enquête sur les modes d'existence, Sylvain Bourmeau avait déjà demandé pourquoi il n'y avait pas de journalistes impliqués dans nos dispositifs. En fait, il y a 75 000 modes d'existence possibles, bien entendu, la liste n'est pas finie. Chacun peut faire ce qu'il veut avec la notion de mode d'existence, je n'ai pas de *quality control* à exercer sur cette notion... Mais puisque vous me demandez mon avis sur l'intérêt d'un [MED], je dirais que cela pose trois questions : premièrement, est-ce qu'on voit des erreurs de catégories qui sont particulièrement repérables ? Deuxièmement, est-ce que ce mode a été élaboré dans la tradition des Modernes, de façon à ce qu'on puisse réflexivement le ré-instituer, et comprendre pourquoi il a été mal institué ? Et, troisièmement – c'est ce qu'on essaie de faire maintenant avec le travail de « diplomatie » – est-ce qu'il est urgent de souligner ce mode d'existence pour pouvoir se repérer dans la négociation actuelle ? Dans tous les cas, il faut avoir des documents face auxquels on se dise que si on n'a pas ce mode d'existence, on rate quelque chose et que les êtres propres à ce mode sont maltraités.

Les *Media Studies* constituent un domaine où l'on fait des études de réseaux, plutôt que de modes d'existence. La notion de mode d'existence n'est utile que rarement, quand il y a des conflits de catégories, quand il faut ré-instituer une valeur. La question est alors de savoir quelle est la valeur qu'on perd, si on n'a pas [MED] ? Bien entendu, l'influence des médias (au sens de *mass-media*) sur la politique est aussi vieille que Gabriel Tarde ou Walter Lippmann : c'est une évidence qu'on ne peut pas penser la politique sans penser les médias, mais on ne peut pas non plus penser la politique sans penser beaucoup d'autres choses. La question est de savoir quel est l'avantage empirique d'introduire un mode particulier. La plupart des études à faire dans le domaine des médias sont de braves et bonnes études de réseaux.

Aller chercher des gens un peu partout pour constituer des publics, utiliser des techniques de représentation pour susciter des effets de résonance, tout cela, c'est exactement la politique,

telle que la formule Walter Lippmann par exemple. La définition même de la politique, c'est d'aller chercher des gens qui ne sont pas co-présents à quoi que ce soit, pas plus en Grèce que maintenant d'ailleurs, et qui forment ce que Benedict Anderson appelle une « communauté imaginaire », par le truchement d'une particularité extraordinairement bizarre, qui est une adresse performative de quelque chose dans lequel on se reconnaît bien qu'il n'ait aucun caractère mimétique. C'est ce qui est très beau dès Aristote : il n'y a rien de « natif » ou d'autochtone dans le politique, tel qu'on le comprend dans notre tradition, où il a pour fonction d'unifier ce qui est dispersé, ce qui n'a rien de commun. Ce n'est pas parce que les gens sont les mêmes qu'ils sont liés, c'est parce qu'ils appartiennent à la même cité : c'est la cité qui va les rendre unis.

Si on rentre dans le détail de ce que c'est que performer des groupes en leur parlant, alors ce que vous appelez des dispositifs d'alignement, de synchronisation ou d'envoûtement sont effectivement très importants dans ce que je décris comme le cercle propre au politique. Puisqu'on est complètement différents, sans rien en commun *a priori*, l'important, c'est qu'on s'aligne, ce qui est un terme de Lippmann, pour qui c'est même la seule définition du politique. Selon lui, il ne faut pas entrer dans les contenus, il ne faut surtout pas croire qu'on comprend quelque chose aux « *issues* » (aux problèmes, souvent très complexes) : on fait de la politique en s'alignant. De même, l'important dans la synchronisation, c'est qu'on s'adresse aux gens *au présent* – ce qui entre parfois en conflit avec cette autre forme de présence, centrale dans le mode d'existence de la religion [REL]. Quant aux effets que vous appelez de « voûte » et d'« envoûtements », cela souligne qu'on n'est pas dans une situation d'information, mais qu'on doit construire la voûte dans laquelle on se situe, ce qui est une métaphore parfaite du cercle politique dont je parle moi-même. Cela a des conséquences architecturales aussi, puisqu'après tout, une télévision, c'est aussi la construction d'une voûte de résonance, un peu plus virtuelle, mais pas tellement, puisque ça passe par le plateau, l'éclairage, etc. Avec Internet, on est dans une architecture encore plus bizarre, mais qui a aussi une voûte, avec des petites bulles accrochées à des *issues* à trajectoires très rapides, qui refont du politique, mais très différemment.

Mais sur l'agora comme à la télévision, il n'y a pas autre chose que de la « rhétorique », en ce sens qu'il faut toujours arriver à se faire comprendre, en essayant de constituer le public par la façon même dont on parle. Ce qui est important, c'est bien que « ça passe » ou que ça ne passe pas. Mais les êtres qui sont maltraités, lorsqu'on regarde un débat télévisé par exemple, ce sont les êtres de [POL]. Ils sont maltraités parce qu'on considère généralement qu'ils viennent d'ailleurs, alors qu'ils sont auto-fondés par le dispositif technique de parole. La maltraitance du politique vient de ce qu'on pense que la politique exprime quelque chose d'autre que soi. La politique exprime bien quelque chose d'autre que soi, ce sont les *issues*, bien sûr, mais elle ne « re-présente » pas, elle *rend présents à eux-mêmes* des groupes qui n'existeraient pas sans ce travail d'expression. C'est pourquoi la question la plus importante, c'est de savoir si « ça passe », si ceux à qui on s'adresse se sentent pris ou non par la parole qu'on leur adresse. Je m'adresse à quelqu'un politiquement quand je ne considère pas que nous sommes du même groupe, que nous ne sommes pas nécessairement autochtones.

Yves Citton – *Mais ne pourrait-on pas également identifier une maltraitance propre au médiatique dans le fait qu'un certain médium soit rabattu sur des utilisations et des fonctions*

qui mutilent son potentiel ? Ce que nous voyons de la politique à la télévision maltraite peut-être [POL], mais cela maltraite aussi ce qu'on pourrait faire de quelque chose comme la télévision. C'est non seulement le politique qui se voit fréquemment réduit à des questions de gestion, mais c'est aussi le médium qui n'est utilisé que pour marchandiser du « temps de cerveau disponible ».

Bruno Latour – Peut-être, mais ça n'a rien à voir avec un mode d'existence, c'est d'un domaine à développer qu'il s'agit, celui des *Media Studies*, que l'on écrase en France sous l'emprise de « l'info-com ». Quand on étudie sérieusement un domaine, comme les *Media Studies*, chaque élément va dépendre de sujets complètement différents, qui seront à déployer sur le mode des réseaux. Cela dit, on peut imaginer que ces analyses débouchent sur le fait de considérer « médiation » comme le successeur de « social ». Dominique Boullier vient de faire un article très intéressant sur les trois âges de la sociologie, qui seraient caractérisés par la société (avec les statistiques), l'opinion (avec les sondages) et puis aujourd'hui les traces numériques (sur le web). Tout cela est très important, mais on n'a pas besoin de parler de mode d'existence pour faire ce travail. On a besoin des modes quand on s'aperçoit qu'en définissant un déploiement d'associations, on est en train de rater ou d'écraser un contraste : on rend toutes les vaches grises. J'en vois des exemples dans la fiction [FIC], à tous les moments où on n'a pas utilisé l'originalité du médium pour développer des formes appropriées, par exemple quand on continue à imposer au médium numérique les caractéristiques du papier, ou au théâtre, quand on se dit qu'on n'utilise pas le médium comme il faut, quand on donne une vision mimétique ou quand on reste prisonnier d'une version archaïque du médium.

Si on voulait développer la médiation comme mode d'existence, on utiliserait [MED] comme une alternative à la préposition [PRE] comme philosophie générale. C'est un peu ce que voulait faire Friedrich Kittler. Ça conduirait par exemple à considérer que ce que l'on appelle la « com » en France maltraite les êtres de [MED], avec des effets politiquement délétères, dès lors qu'on considère qu'on peut avoir raison indépendamment des problèmes de communication. Les Français sont « socratiques » en quelque sorte : « Je n'arrive pas à communiquer ; je vais mourir empoisonné ; mais j'ai raison ! » C'est la vengeance totale de Double Clic sur la politique. Avec une telle attitude, on ne traite pas bien les êtres de la médiation, parce qu'on croit qu'on va transporter de l'information sans médiation – ce qui est le rêve de Double Clic.

En résumé, je dirais qu'on peut faire au moins trois choses avec « le médiatique ». Soit construire sérieusement un mode d'existence pour [MED], mais en repérant des erreurs de catégories, en précisant tout un tas de spécifications politiques (sur synchronisation, attention, etc.). Soit fonder un domaine un peu ambitieux de *Media Studies* en France, ce qui implique déjà de trouver un mot qui convienne, parce qu'on ne sait même pas comment l'appeler. Soit faire de [MED] le métalangage qui remplace préposition [PRE], ce qui m'irait très bien. Le mode général, qui va permettre de comprendre l'ensemble des modes, n'est pas qualifié par préposition, qui est une métaphore linguistique, d'ailleurs assez plate, que j'ai reliée à William James pour lui donner un peu de patine, mais qui reste assez rudimentaire.

Quel est le métalangage qui permet d'établir la résistance à l'hégémonie des autres modes, parce que chaque mode a une hégémonie ? Le mode de médiation serait un très bon candidat

pour une philosophie générale. Il faudrait voir ensuite comment ça va pour les croisements entre modes, s'il y a assez de cas où on se dit qu'on rate quelque chose faute d'isoler [MED]. Ce qu'il faudrait tester, c'est le contre-poison que [MED] constitue contre l'hégémonie de tous les modes. Cela vaudrait la peine si, à chaque fois qu'on dit « Attention, il y a un problème de médiation ici ! », [MED] peut aider à respecter les autres modes. On peut revenir au cas que j'ai déjà cité, où l'on dit de la musique de Bach qu'elle est un blasphème parce qu'elle est trop belle et qu'on n'arrive plus à prier : est-ce que l'insistance sur le médium empêche qu'on confonde les deux – respecter Bach et prier ?

À partir du moment où on définit un méta-mode – comme je l'ai fait avec [PRE] et comme vous pourriez peut-être le faire avec [MED] – on re-différencie les différents modes d'existence. On peut tout à fait imaginer de repartir de [MED], comme d'un *shifter* [embrayage] qui permette de passer d'une catégorie à l'autre, et ensuite de voir quelles sont les catégories qui « sortent » dans le domaine des *Media Studies*, c'est-à-dire qui apparaissent par contraste, ce qui permettrait de refaire une cartographie qui recoupera parfois celle que nous avons élaborée, mais parfois pas. Que ce soit [PRE] ou [MED], un bout de métalangage enfante par contraste toute une série de différences. Ce que vous suggérez, ce serait reconstruire une définition de « la culture » à partir d'un méta-langage centré sur les médias. Mais de toutes façons, comme je l'ai toujours dit, s'il y a d'autres modes d'existence à faire apparaître, à vous de faire le boulot !

Glossaire

Media Studies, Medienstudien : Les universités anglophones et germanophones ont une conception beaucoup plus philosophique des *media*, conçus dans leurs propriétés matérielles et symboliques de médiation, et non seulement sous leur aspect de mass-médias (grande presse, radio, TV).

Acteur-réseau : Autour de Bruno Latour s'est développée depuis une trentaine d'années une « théorie de l'acteur-réseau » qui récuse la polarité classique entre sujet et objet, entre individu et société, pour analyser la façon dont les actions humaines mobilisent la construction de réseaux combinant des réalités souvent très hétérogènes. C'est dans ces réseaux que réside le principe de nos actions, plutôt que dans des sujets ou des individus.

Mode d'existence : Le dernier ouvrage de Bruno Latour présente une quinzaine de modes d'existence que notre modernité maltraite en ne voulant reconnaître d'objectivité que « scientifique » (selon le mode de la Référence) et en imposant « l'économie » comme seul critère d'arbitrage ultime. Il en appelle à un pluralisme des modes (le Droit, le Politique, le Religieux, etc.) qui ont chacun leurs « conditions de félicité », leurs « hiatus », leurs « cahier des charges » propres.

Double-clic : Personnage conceptuel qui apparaît lorsque nous avons une illusion d'immédiateté, comme s'il y avait information sans transformation, traduction sans trahison, action sans médiation – à l'image des opérations déclenchées par le simple fait de double-

cliquer sur une souris. Double-clic sert de repoussoir aux différents modes d'existence, qui décrivent chacun un mode particulier de déplier un cours d'action

Cours d'action : L'agir humain n'est jamais immédiat, comme le fait croire l'illusion de Double-clic, mais se déploie toujours à travers un certain enchaînement (ou cours) d'actions, qui mobilisent la constitution d'un réseau articulant des matériaux hétérogènes.

Associations : Assemblages ou enchaînements qui sont mobilisés par un cours d'action, et qui traversent les frontières et les oppositions binaires imposées par les Modernes (entre nature et culture, entre objectivité et subjectivité, etc.)

Fiction [FIC] : Le mode d'existence propre aux êtres de fiction se rencontre par excellence dans les expériences artistiques, mais désigne plus précisément un rapport de convenance intime entre les matériaux et les figures, entre les formes et les contenus : on ne peut pas garder le contenu d'un poème de Rimbaud ou d'un tableau de Van Gogh sans en garder aussi la forme.

Réseau [RES] : Un réseau établit des continuités entre des matériaux hétérogènes de façon à permettre le déploiement d'un cours d'action. Lorsque j'utilise mon ordinateur, je mobilise un réseau impliquant une usine de production d'électricité, un système alphabétique vieux de plusieurs milliers d'années, un clavier azerty, la production de micro-processeurs en Extrême-Orient, ma connaissance de la langue française, etc.

Préposition [PRE] : Alors que le mode Réseau [RES] déploie la liste des êtres imprévus qu'il a fallu enrôler, mobiliser, détourner dans un cours d'action, le mode Préposition [PRE] qualifie le type de connexion qui unit ces êtres associés. La Préposition fonctionne comme une clé en musique, elle spécifie selon quel registre harmonique il faut lire un certain enchaînement. Ainsi l'enchaînement entre un coup, un cri et une trace de sang fonctionnera-t-il de façons très différentes selon que la préposition nous situe dans le registre du Droit ou de la Fiction.

Shifter : Opérateur de débrayage et d'embrayage qui permet par exemple de changer d'énonciateur (comme le font les guillemets, ou l'insert *dit-il*), de temporalité (*Il était une fois*) ou d'espace (*La scène est la Londres*).